

# Le plus célèbre des inconnus

Par HENRI BÉRAUD

Le Journal  
19 Juin  
1924

£ 38

Le 19 février 1874, il y a aujourd'hui tout juste cinquante ans, Jules Janin mourait à Passy. C'était un écrivain puissant et redouté, qui se survivait.

Jules Janin, qui s'en allait doucement et sans bruit dans un pays tout ému de « l'attentat de la gare Saint-Lazare » contre Gambetta, était un Parisien de la monarchie de juillet. Il évoquait le parapluie de Louis-Philippe, la première des *Huguenots*, les sous-bois de Paul de Kock, le châle de Céleste Mogador et la fête des fleurs aux Champs-Élysées.

Dans un de ses romans, non le meilleur, Janin raconte comment il quitta Lyon et les bals des Célestins, par la diligence Caillard, pour conquérir les boulevards. Il apportait un peu de linge, beaucoup d'espoirs, quelques manuscrits et une puissance de travail quasi prodigieuse.

Avec ça de l'esprit, une bonhomie naturelle, aucune peur de la vie, un certain savoir-faire qui était de sa province.

Ainsi nanti il débarqua, un matin de 1820, dans la cour des Messageries. Il était mis comme un petit Lyonnais, c'est-à-dire à la mode du passé avec une nuance qui est la mode du passé antérieur.

Le voilà parti dans Paris. Il lutta. En peu de mois, il « arriva ». Voilà qui ne se pardonne guère ! Le monde où l'on imprime était déjà ce qu'il est de nos jours. Paris n'a pas changé. Il n'y eut peut-être jamais, dans l'histoire de la littérature et du journalisme, un homme aussi continuellement attaqué que Jules Janin. Il rédigeait le feuilleton des *Débats*, et de telle manière que l'on appelle, encore aujourd'hui, en argot de métier : « fauteuil de Jules Janin », le poste qu'occupe avec une parfaite distinction mon confrère Henry Bidou.

Janin dépensa là une verve, une culture, une invention, une variété, une finesse, une indépendance sans égales. Il eut les ennemis qu'il méritait. Tout ce que la vie littéraire compte de ratés, de



Journal 19 juin 92

trois cents pages de gageure littéraire, est-ce là tout ce que l'on peut retenir parmi soixante in-octavo de l'œuvre de Janin ? Je ne sais. Mais je pense que c'est assez. Maurice de Guérin et l'abbé Prévost en laissent-ils davantage ? Et Arvers ? Et J.-B. Dumas ? Et tant d'autres, à qui la postérité fit, quand même, petites places.

C'est peu dire que Jules Janin mérite la sienne. Ceux qui la lui prétendent refuser en ont-ils le droit, sinon le moyen ? De qui ont-ils reçu les clefs du temple de la gloire ? J'en sais qui, célèbres dans quelques pieds carrés, s'en croient démesurément et qui n'ont, de toute leur vie, écrit dix lignes que ce « journaliste » eût pu signer sans rougir. Ce sont les pires ennemis de Janin. Car il avait reçu des dieux ce don qui alluma toujours la rancune des médiocres : la facilité. J'ai toujours pensé que Popilius, le meurtrier de Clééron était bête.

HENRI BERAUD.